Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien

n° 706 – Jeudi 25 mai 2017 – 21 h 36 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr

---

Sommaire

Le Pen nous protège
par Philippe Hellebois

Solde cynique ou effort de poésie
par Catherine Stef

Bibliothèques mythiques
par Émilie Champenois

Pour introduire NKM
par Jacques-Alain Miller

L'ENTRÉE DE ZADIG EN Italie

Jacques-Alain Miller, *Candide à Milan*

Paola Francesconi, *L'al di là dell'Edipo in politica*

Organisation Jonas, *Comunicato di solidarietà a Massimo Recalcati*

Alessandro Siciliano, *Lettera aperta di sostegno a Massimo Recalcati*

Zadig entre en Italie

par Jacques-Alain Miller

Le Pen nous protège

par Philippe Hellebois

Lundi 22 mai, *Huffington Post* : Marion Maréchal-Le Pen dément vouloir changer de nom comme l'annonçait une *fake news*. Aussi *fake* fût-elle, la nouvelle de départ a le mérite d'avoir poussé la vérité à sortir du puits. Habituellement peu vêtue en cette circonstance, elle n'en est pas entièrement nue pour autant – elle ne l'est du reste jamais, le signifiant lui collant à la peau, ce qui explique que la nudité est une robe comme une autre – de porter le maillot échancré de la dénégation freudienne. Elle avoue le vrai sous forme négative : en proclamant qu'elle ne va pas abandonner son deuxième patronyme Le Pen (le premier étant Maréchal) au moment de quitter la vie politique, MMLP avoue qu'elle y a pensé.

Et pourquoi ? La raison en est aussi simple qu'évidente : le nom Le Pen est lourd à porter, non pas dans la vie civile qu'elle viendrait de rejoindre, mais quand on vise le pouvoir dans la démocratie française. Lourd de ses sympathies nazies, de sa nostalgie des années brunes, de son espoir d'en ouvrir de nouvelles. Lourd aussi et surtout du symptôme franchement masochiste du patriarche. Les faits qui en témoignent sont bien connus : chaque fois que sa popularité augmentait, il jubilait de se tirer une balle dans le pied en lâchant d'épouvantables obscénités – les camps comme point de détail, le jeu de mots sur le ministre Durafour, l'occupation pas si inhumaine, et beaucoup d'autres. Moyennant quoi, il plaisait à ses aficionados, et s'attirait l'opprobre de tous les autres… Une telle persévérance ne peut que témoigner d'une jouissance indubitable qu'un Alexandre Adler qualifiait « d'identification névrotique totale à l'échec et à l'humiliation » ou plus joliment encore « de défaitisme élégiaque », dont Chateaubriand fait figure de maître rhétorique (1).

Cela se retrouve jusque dans son hôtel particulier, acquis dans les conditions étranges et controversées que l'on sait, la fameuse Villa Montretout construite par Napoléon III, et nichée sur les hauteurs de Saint-Cloud, au cœur des Hauts-de-Seine. Le journaliste Olivier Beaumont en a fait une description très parlante, même si elle n'atteint pas la puissance de celles de Balzac, où la bâtisse se confond avec le portrait moral de son propriétaire : « En quarante ans

de présence, Jean-Marie Le Pen n'a jamais entrepris le moindre travail de réfection. Résultat : La maison part en lambeaux […]. Moquettes tachées, lambris décrépis, peintures qui s'effritent sur les murs comme au plafond, tentures de velours aux couleurs passées, tableaux noircis par les années. […] Certaines toilettes n'ont même jamais été remplacées depuis leur installation en 1976, tout comme les offices de cuisine. C'est complètement suranné. Tout est en train de pourrir » (2). On ne peut mieux dire, la tache morale, que le nom de Le Pen évoque, est aussi une tache d'humidité qui ne sèche pas.

La campagne électorale a montré que la fille et la petite-fille n'occupaient pas la même place, leur génération d'écart changeant manifestement les choses. En suivant la bipartition développée par Anaëlle Lebovits-Quenehen dans l'un des Forums SCALP (3), l'on dira que pour la fille, cette tache est *recordatio*, mémoire vivante qu'elle partage malgré elle, alors que pour la petite-fille elle tend vers la *memoria,* souvenir plus ou moins mort, soit une entrave dont elle veut se libérer. Si Marine Le Pen a essayé de la cacher en cherchant en vain à se dédiaboliser, MMLP, qui est plus jeune et voit tout ça de plus loin, risque par contre d'y parvenir. Elle se définit d'ailleurs comme une représentante de la droite Buisson, celle qui porta Nicolas Sarkozy au pouvoir (4). Le pouvoir est ce à quoi elle pense manifestement le plus puisqu'elle a déclaré récemment que Laurent Wauquiez méritait un rapprochement. Elle a beau avoir annoncé son retrait de la vie politique, elle prépare donc son retour. Retour qui visera à une recomposition de la droite pour rassembler sous la bannière de l'identité française les tenants traditionnels de la contre révolution avec les laissés pour compte de la mondialisation que sont les électeurs habituels du FN. Si Le Pen père et fille nous protégeaient d'eux-mêmes, le désir de la petite-fille ne semble pas avoir rencontré le même obstacle interne sur le chemin de l'Élysée. Elle a plutôt trouvé dans le patron actuel de Les Républicains un personnage susceptible de devenir son nouveau mari politique en la rapprochant du cœur du pouvoir.

Maurice Garçon, dont Jacques-Alain Miller recommanda récemment la lecture du *Journal,* décrit savoureusement comment un homme politique de la III[e] République, Georges Mandel, qui finira assassiné en 1944 par la milice de Pétain, devint père. Logeant à l'hôtel à Bordeaux, il se montrait si mécontent de tout, et notamment du nettoyage de ses chemises, qu'on lui envoya la blanchisseuse pour savoir ce qu'il voulait : « Elle monta dans sa chambre. La fille était jolie, s'attarda et en ressortit enceinte. » (5) *Veni, vidi, vici*, c'est beau comme la guerre des Gaules, mais Jules César parade maintenant en blonde platine !

1 : Adler A., « Portrait de Marine Le Pen en fille de son père », *2022 : Le FN au pouvoir. Chroniques de l'impensable*, Le Diable probablement, n° 12, Paris, Verdier, 2015, p. 58-59.
2 : Beaumont O., *Dans l'enfer de Montretout,* Paris, Flammarion, 2017, p. 137.
3 : SCALP : Série de Conversations Anti-Le Pen.
4 : « Le testament politique de Marion Maréchal-Le Pen », *Valeurs actuelles*, n°4199 du 18 au 24 mai 2017.
5 : Garçon M., *Journal 1939-1945,* Paris, Perrin, 2015, p. 326.

Solde cynique ou effort de poésie

par Catherine Stef

Ce qui monte sur la scène du monde est inédit. Pour autant est-ce hors norme ? S'agit-il d'une nouvelle révolution copernicienne ou s'agit-il de la répétition des mêmes enjeux de civilisation, sous une forme rénovée, remise aux goûts du jour, *relookée ?* Les signifiants qui ordonnaient l'ordre symbolique ne sont plus. Ils relevaient du père, ils se sont pluralisés, ils se sont fragmentés, dissouts. Place à l'objet, qui fut d'abord gadget, accessoire, puis qui est devenu addictif, industriel et commercial, à la fois singulier et généralisé, nerf d'un marché mondial, plaçant la jouissance sans loi aux commandes. Du coup, place au réel et à ses surprises, divines, exquises, à l'occasion atroces.

Quid de la politique ? « L'inconscient, c'est la politique » (1) veut dire que ce qui se joue sur la scène du monde peut et doit être déchiffré, cela relève désormais de notre responsabilité. Anaëlle Lebovits-Quenehen en fait même « la seule position éthique » qui vaille aujourd'hui, « qui consiste à considérer que l'avenir n'est pas entre les mains du seul président (et de ses ministres), mais entre celles de chacun d'entre nous qui composons déjà une opposition au sein de la société civile » (2). Comment concevoir cette opposition au sein de la société civile, qui ne soit pas conçue comme un contre-pouvoir, mais comme une force de parole et de désir ? Désir de ne pas oublier et de ne pas méconnaître la puissance malfaisante de la ségrégation qui court, qui monte, elle aussi, en parallèle, et dont nous ne pouvons plus ignorer qu'elle conduit tôt ou tard au pire, notamment au « camp de concentration » (3) et à ses innombrables variantes modernes. Car volonté de jouissance et haine de l'autre sont sœurs, vérité l'une de l'autre. Instaurer des règles veut dire faire œuvre de civilisation, et instituer un lien social digne. Là est l'enjeu dont nous pouvons nous considérer responsables.

Loi morale et éthique des conséquences : c'est ce qu'une analyse nous apprend à distinguer. Si le psychanalyste ne cède pas sur son désir, l'homme politique ne doit-il pas négocier, le gouvernant être attentif à la clameur que produisent l'exil forcé et la ségrégation féroce dont sont l'objet un nombre croissant d'hommes et de femmes et d'enfants qui n'ont plus même, parfois, statut de citoyens, apatrides et invisibles ?

« Tombeau de l'homme de gauche » : en décembre 2002, Jacques-Alain Miller dépliait le constat d'une gauche de gouvernement défaite : « pour se replacer en avant de la courbe, elle devra se réconcilier avec la société du « pas-tout », apprendre à manier avec délicatesse les paradoxes de l'inconsistance logique, et y reconnaître sa chance. L'hybridation généralisée de la gauche veut dire en effet que celle-ci n'a plus des frontières assignables a priori. » (4)

Quinze ans plus tard, l'hybridation a fonctionné dans tous les registres. Ce qui s'agite semble animé principalement par le ressentiment d'être resté sur la touche, de ne plus jouer sur la scène du monde. Et ce reste est devenu un réel avec lequel il faut compter, car il ne cessera pas de se répéter au niveau de la jouissance, et de faire obstacle au déchiffrage de ce dont il s'agit. À l'instar de ce qui peut se passer à la fin de d'une analyse, le reste peut se transformer en solde cynique : l'opération analytique s'arrête. Le déchiffrage cesse. « Nous sommes dans une civilisation qui pousse le reste cynique à l'échelon industriel, qui nourrit l'industrie du fantasme, qui pousse au jouir et qui pousse à la perversion dans les limites définies par le maître. » (5)

Dans la cure, Freud pensait d'ailleurs qu'à cause de ce reste symptomatique, une analyse devrait être recommencée à plusieurs reprises …… selon des cycles de cinq ans, par exemple. L'inconscient, c'est décidément la politique ! Sommes-nous à l'ère de la levée de l'inhibition, et de la pulsion décomplexée? Il s'agit de contrer ça, et de donner chance à une action politique qui puisse se mesurer dans l'après-coup comme ayant contribué valablement à l'effort de civilisation.

Pour que la psychanalyse ait chance de continuer à en opérer le déchiffrage, comme symptôme de son temps.

1 : Lacan J., Le Séminaire, livre XIV, « La logique du fantasme », leçon du 17 mai 1967, inédit.
2 : Lebovits-Quenehen A., «Ce qu'hier m'inspire pour demain », *Lacan Quotidien* n° 701.
3 : Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 », *Autres écrits,* Paris, Seuil, 2001, p. 257.
4 : Miller J.-A., « Le tombeau de l'homme de gauche », *Lacan Quotidien*, 4 décembre 2002.
5 : Serge Cottet, Soirée préparatoire au Congrès AMP *2012, Répétition et science contemporaine.*

Bibliothèques mythiques

Une exposition politique et cosmopolite au-delà des frontières à la BNF François Mitterrand

par Émilie Champenois

Dimanche 14 mai 2017, jour d'investiture du Président Macron.

Je me rends à l'invitation en avant-première que m'a faite mon ami Eric Dussert, commissaire d'exposition de « La bibliothèque, la nuit » (1) réalisée par Robert Lepage. Immersion en VIP dans cette surprenante expérience virtuelle d'une puissante actualité : un voyage *borgésien* en trois dimensions dans la *bibliothèque de Babel.*

Dès l'introduction, un cartel pose le décor déployant l'imaginaire et l'onirique autour des bibliothèques : publiques ou privées, le nombre de livres qu'elles logent en leur sein, l'architecture qui les composent, la logique de leur classement sans cesse réinterrogée, l'ordre fini ou infini, les personnages et les histoires qui s'entremêlent dans leurs étagères et qui hantent les nuits d'insomnies, ces ouvrages tous singuliers qui racontent un peu de leur propriétaire : « Une bibliothèque privée est une autobiographie de son lecteur ». Ces livres parfois soulignés, rendus intimes et imprêtables par leurs annotations chargées. Les livres de ceux qui savent lire, disait Lacan.

Tout commence dans une salle rectangulaire d'un beau bleu et d'un beau volume dans laquelle, de mémoire, se disputent une collection d'ex-libris éclectiques, de dessins, clair et sombre de Giambattista Piranesi qui représente la bibliothèque du monastère d'Umberto Eco censée abriter la dernière copie du tome 2 de la *Poétique* d'Aristote, une œuvre picturale colorée de Florent Chopin, une maquette du « cabinet de la rue de Namur » de Ronan-Jim Sevellec, un hommage lumineux à Georges Perec en trompe l'œil de Charles Matton, un portrait de femme rouge-flamboyant d'une photographe berlinoise, dont il est décidément difficile de se rappeler le nom, et des lettres sur le mur : « Le fantasme du livre inaccessible ».

Puis, sous l'œil amusé d'une reliure animée, les dix privilégiés que nous sommes, pénétrons dans la reconstitution de la chapelle transformée en bibliothèque par Alberto Manguel, il pleut derrière les fenêtres étroites, l'éclairage est tamisé et le regard se balade de curiosité en curiosité.

Un peu plus tard, un pan d'étagère pivote tel un passage secret et nous entrons, armés de nos casques de réalité virtuelle, dans une salle à l'esthétique parfaite où, sur des tables d'études en bois, reposent des lampes à abat-jour vert, recréant l'ambiance d'une bibliothèque chaleureuse au milieu d'une forêt de bouleaux factices. En distinguant l'image réelle et l'image virtuelle, Lacan met en relief que l'image n'est finalement qu'une impression de réalité. Il prendra l'exemple de l'arc-en-ciel, qu'on voit d'un certain endroit et à une juste distance, mais que c'est un phénomène subjectif *qui n'est pas vraiment là* : « Les images optiques présentent des diversités singulières – certaines sont purement subjectives, ce sont celles qu'on appelle virtuelles, tandis que d'autres sont réelles, à savoir, par certains côtés, se comportent comme des objets et peuvent être pris pour telles. (…) ces objets que sont les images réelles, nous pouvons en donner les images virtuelles. A cette occasion, l'objet qu'est l'image réelle prend à juste titre le nom d'objet virtuel » (2).

Une fois donc assis à nos tables, studieux, nous revêtons notre attirail optique et le voyage commence. Jacques-Alain Miller dira que « le monde virtuel se traduit par une singulière extension de l'univers des possibles, des mondes possibles » (3).

En effet, en une minute, nous voilà en Autriche au milieu des moines en activité dans la bibliothèque de l'abbaye d'Admont, puis dans celle du Nautilus d'après *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne. Dix minutes après, nous voilà à l'université de Copenhague, qui bien que d'une élégance toute gothique n'est plus constituée que de « *dead-books* » qui ne sont plus référencés donc ni consultables, ni empruntables. La bibliothèque est dématérialisée sur des ordinateurs portables au rez-de-chaussée.

Brûlée par la guerre, la bibliothèque universitaire de Sarajevo, exemple poignant qui au détour ravive le souvenir du sort que réserve les dictatures à la culture quand la politique ne vise qu'à effacer les traces de la mémoire d'un peuple. Cette politique de la pulsion de mort a un nom : le *mémoricide* (4).

Au milieu des flammes en 3D, on aperçoit des tanks derrière les fenêtres, un violoncelliste bosniaque continue de jouer sur les marches de la bibliothèque pendant que les livres brûlent. Tout à coup, j'ai froid et j'ai envie de pleurer. Une idée me réconforte aussitôt.

Au même moment à Paris non loin de là, le nouveau Président de la République honore son devoir de mémoire en se recueillant sur la tombe du soldat inconnu… Ouf, oui, en France aussi, il y a eu des guerres, des drames, des rafles et des ruines, mais on se souvient.

A travers cette promenade d'une profonde humanité dans les bibliothèques du monde, de la bibliothèque Vasconcelos de Mexico à celle du Congrès à Washington, de celle éclairée de Sainte-Geneviève à Paris à la poésie de celle du temple japonais Hase-Dera à Kamakura, cette immersion virtuelle et cosmopolite, rythmée par la voix argentine mélodieuse et presque familière d'Alberto Manguel, permet de se rappeler tout simplement que nous sommes avant tout des citoyens du monde.

1 : « La bibliothèque, la nuit : bibliothèques mythiques en réalité virtuelle ». Du 16 mai au 13 août 2017 à la BNF François Mitterrand.

2 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les Ecrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 90.

3 : Miller J.-A., « En direction de l'adolescence », *Interpréter l'enfant*, Paris, Navarin, 2015, p. 196.

4 : Ce mot a été créé par l'historien français, Reynald Secher, en 1985. Néologisme repris dans le contexte des guerres de Yougoslavie par exemple.

POUR INTRODUIRE NKM

au Forum républicain du 5 mai 2017
convoqué par Bernard-Henry Lévy et Jacques-Alain Miller

par Jacques-Alain Miller

Nota bene.

*Hier matin, 24 mai, veille de l'Ascension, une militante de la campagne de NKM m'a téléphoné pour me demander si j'acceptais de transcrire ma présentation de ladite au dernier Forum, et si je voulais bien les autoriser à utiliser ce texte dans une campagne qui s'annonce difficile : 23 candidats se présentent contre NKM, dont Henri Guaino. Je n'ai pas l'habitude de revenir sur ce que j'ai dit, ni de me cacher derrière mon petit doigt. J'ai dit oui. Je vois en NKM une incarnation presque parfaite de l'Hérétique en politique, qui ne se fie qu'à sa lumière intérieure au sens de Simone Weil, et qui envoie bouler sans ménagement ceux qui veulent la bâillonner, fût le président de la République, chef de sa « famille politique ». Dès lors que je la soutiens, je veux qu'elle gagne. Si je veux qu'elle gagne, je dois agir en ce sens. Saura-t-elle, voudra-t-elle utiliser l'*avis rara *que je suis ? — 25 mai à 08 :15.*

J'ai espéré la voir ici, et j'ai désespéré de la voir ici. Enfin, elle est avec nous, et son absence aurait fait manque, car elle a écrit il y a déjà quelques années un livre fulgurant contre le Front national, et elle a accepté d'en payer le prix dans son propre parti.

Quand je pense à NKM, je pense – c'est une association d'idée, ça arrive aux psychanalystes, non pas seulement à leurs patients – à la maison d'édition surréaliste qui s'appelait *Au Non pareil*. NKM est *La Non pareille*, et ce n'est pas en raison d'un goût capricieux de la différence. Là est une femme qui tient à l'autonomie de sa pensée politique, et qui, depuis des années maintenant, donne l'exemple de ce que comporte d'oser penser par soi-même au sein d'une famille politique.

Or, la seconde ou troisième maxime du sens commun*, non pas du Sens commun qui a beaucoup fait parler de lui ces derniers temps, mais du sens commun au sens d'Emmanuel Kant, c'est précisément oser penser par soi-même. C'est l'essence même de la philosophie des Lumières, et il n'y a pas d'homme ou de femme politique en France qui représente mieux l'esprit des Lumières que Nathalie Kosciusko-Morizet.

*NB : autant pour moi, c'est la première de trois. « 1. Penser par soi-même. 2. Penser en se mettant à la place de tout autre. 3. Toujours penser en accord avec soi-même. » (Kant, *Critique du jugement*, Paragraphe 40, p. 279 de la traduction d'Alain Renaut chez Aubier, 1995).

JAM est psychanalyste, membre de l'Ecole de la Cause freudienne. Ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé de philosophie, ancien directeur du département de psychanalyse de l'université Paris 8. Il a fondé l'Association Mondiale de Psychanalyse qu'il a dirigée durant dix ans (1992-2002). Il a créé le 15 mai dernier le réseau politique lacanien Le Réel de la vie *qui fera pièce à Sens commun.*

L'ENTRÉE DE ZADIG EN Italie

Intensa mattinata di riflessioni in Fondazione Feltrinelli alla Scuola di Partito "Pier Paolo Pasolini" con Pietro Bussolati, Matteo Renzi e Maurizio Martina. Una bellissima lezione di apertura di Massimo Recalcati sui populismi, nel pomeriggio si prosegue con Salvatore Veca. Cultura, cultura, cultura non c'è arma più potente per affrontare le sfide difficili che abbiamo davanti.

CANDIDE A MILAN

par Jacques-Alain Miller

Ce texte constitue l'éditorial de la brochure n°1 de la movida *Zadig.*

Il y avait jadis à Milan, dans le Champ freudien, un jeune garçon que la nature avait comblé de ses dons. « Sa physionomie semblait annoncer son âme » : il était aussi beau et avenant que vif et malin, un air de supériorité répandu sur toute sa personne. Il méritait son nom, qui était Massimo.

Cependant qu'il avait confiance en son génie, un symptôme secret déparait son image-de-soi, blessait son narcissisme. Il désespérait d'en venir à bout après des années d'analyse quand il se résolut à se rendre à Paris auprès du seul aîné auquel il reconnût une supériorité sur lui-même. Ce Jam, avait été en effet, pensait-il, chéri par un maître dont il avait épousé la fille.

Cependant, Massimo n'était nullement habité par le désir d'être pour Jam ce que Jam avait été pour Lacan. Il n'était pas, en effet, à la différence de Jam, de ces névrosés dont parle

Freud, qui se dépouillent de leur narcissisme pour en faire hommage à un Idéal du moi (*Ichideal*) hautement valorisé. Il était plutôt de ceux qui, comme N*, conservent jalousement leur libido et l'emploient à ériger en eux un moi idéal (*Idealich*) qui sera désormais pour eux l'objet de cet amour de soi (*Selbstliebe*) dont jouissait dans l'enfance leur moi effectif (*das wirkliche Ich*). Pour des sujets de ce type, la célébrité est tout.

C'est ainsi que l'admiration de Massimo pour le savoir de Jam n'allait pas sans mépris. Oui, il méprisait chez son analyste sa déférence affichée à l'endroit de Lacan, son indifférence aux médias, son retrait cynique de la scène publique, son éloignement des puissants du monde. Lui, Massimo, se sentait capable de faire beaucoup mieux.

Sitôt son symptôme levé, il le démontra sans peine. Il quitta rapidement Jam, l'Ecole où il avait fait ses classes, et prit son envol. Son éloquence, son charisme, son narcissisme flamboyant, lui valurent rapidement des admirateurs, des patients, des élèves en nombre. Il était écouté, il se fit chef d'Ecole, il devint célèbre. Il savait faire passer dans ses livres des vérités que Jam ne découvrait que pour les garder sous le boisseau du Champ freudien. Bientôt, toute l'opinion éclairée en Italie fut persuadée que le nouveau Lacan était né, qu'il était italien et qu'il s'appelait Recalcati. Di Ciaccia s'avouait impuissant à arrêter cette ascension irrésistible, d'autant que Jam se refusait obstinément à croiser le fer avec son ancien analysant.

Hier matin, vers midi, Di Ciaccia m'apprenait que le parti socialiste italien venait d'ouvrir à Milan la *Scuola di partito Pier Paolo Pasolini*, et que cette Ecole serait dirigée par Massimo Recalcati. « Rilanciare l'importanza della formazione alla politica è lo scopo principale della Scuola di Partito Pier Paolo Pasolini, nata da un'idea del Prof. Massimo Recalcati, sostanziatasi attraverso la collaborazione con Pietro Bussolati e il Pd milanese ed infine donata al Partito Democratico nazionale e alla Fondazione EYU. »

Je soupirai. Vais-je devoir dévorer Massimo tout cru ? me dis-je, comme Saturne son enfant sur la « peinture noire » de Goya que j'avais placée sur la couverture du Séminaire IV.

Autre image : Recalcati-Faust et Renzi-Diable. Est-ce exact ? Certainement pas. Mateo Renzi est un homme politique de talent qui cherche du nouveau du côté de la psychanalyse. La canaille, c'est Recalcati.

Paris, le 19 mai 2017

L'al di là dell'Edipo in politica

per Paola Francesconi

Che il corpo venga colpito dal linguaggio e dalla *langue* in maniera diversa a seconda della lingua parlata nella propria nazione, non ha impedito la creazione, proprio in Francia, nel 1971, della rete internazionale *Medici Senza Frontiere*, avanzando una dimensione transnazionale della presa in carico della sofferenza del corpo.

Ora, di nuovo a partire dalla Francia dei Lumi, sorge un nuovo soffio vitale che apre ad una forma transnazionale di prendere in carico la politica, illuminata dal discorso psicoanalitico. Un discorso che interroga, diversamente dal filosofo Voltaire, ma non senza far tesoro del suo contributo, il chiaro/scuro del rapporto tra la parola e ciò che la oscura, o la censura, o invece ne usa il vomere affilato.

Il non tutto avanza anche in politica tramite la "littoralizzazione" delle frontiere e la messa in questione delle vecchie categorie, vecchie ma dure a morire, ad esempio delle Scuole di Partito, dei partiti ispirati al tutto edipico. In Italia ne siamo ancora malati, sia in positivo che in negativo. Si applaude un capo, lo si fa virare al peggio, lo si elimina ubriacandosi del successo effimero di un parricidio che, almeno per un po', fa da polmone artificiale all'angosciante A barrato, mettendoci, a tapparlo, il padre morto. La politica animata dalla volontà di fare contro chi impedisce l'accesso al godimento, (ci pensiamo dopo a ciò di cui è godimento….), è quanto mai italiana. Il partito vecchio stile è il comfort fornito dall'Edipo alla politica. L'al di là dell'Edipo mette il partito a disagio, morto un padre se ne fa un altro, ma al di là del padre, che si fa?..

L'alternativa infantile è il populismo: senza più capo, senza più peggio incarnato, evviva l'acefalia, sogno di onnipotenza: possiamo tutto! La pulsione acefala prende il posto del postedipismo della morte dei vecchi partiti o della nascita dei nuovi partitini, piccoli che giocano a fare gli adulti, o anche adulti rimbambiti, nostalgici del tempo in cui erano padri, ex saggi con i primi segni della senilità cognitiva.

L'alternativa della pulsione acefala del popolo tutto viscere e niente lumi, disinteressato ad ogni tipo di chiarore, chiarificazione, emancipazione culturale. Fino al punto di rifiutarsi di imparare una lingua straniera e presentarsi nella bocca del leone universitario di Harvard con l'analfabetismo come bandiera. Pietosa figura del nostro vice presidente della Camera Di Maio, portabandiera della crassa ignoranza, fino a passare per colui a cui non hanno ancora insegnato la lingua inglese alle elementari.

Una volta ci scandalizzava il detto di una politica becera: "noi siamo quelli che dicono pane al pane e vino al vino", coltellata al petto di Magritte: il pane "**è**" pane!

No, non ci siamo! La psicoanalisi, un po' tirata per la giacchetta, un po' no, ha portato ed offerto alla politica il suo asso nella manica. Vediamo come può funzionare il non tutto in politica. Transnazionalismo, transedipismo al di là dell'edipismo vetero politico, transnazionalismo non più preso nella morsa tra partito tenuto insieme da un padre e acefalia scomposta e ignorante. Un partitismo regolato, *dirigé* da un principio che lo decompleti e lo apra all'al di là di sé, non senza qualcuno che… ne orienti il decorso, a condizione di servirsene, di questo qualcuno, beninteso.

Abbiamo visto in questi anni disegnarsi tre vie femminili, fallimentari, alla politica. Hillary Clinton, avrebbe potuto avviare qualcosa, stava per… e non è stata più: cattiva applicazione del non tutto. Marine Le Pen, pessimo viraggio del femminile alla pulsione di morte, all'uso di un

cattivo posticcio/feticcio, un po' evocato nel nome. Angela Merkel, ciò che resta, qualcosa che perdura: in famiglia le raccomandavano il basso profilo, non troppo in vista, ai lati, con pazienza protestante, religiosa, presente, sempre, è così che è arrivata ai vertici della politica europea, dall'ombra alla luce. Figura salda, ma sfibrata dalla logica del tutto, della mediazione continua, fino a perdere l'aggancio all'alterità, fino a divenire paladina, troppo, dello status quo. Tre forme destinate al tramonto, che non sono state abbastanza, forse, al di là dell'Edipo. Quasi evocatrici delle tre Parche mitologiche: potevano avere nelle mani il destino dell'avvenire transedipico, ma si sono fermate ciascuna sul proprio inciampo: l'avviatrice del filo, che, però, si è fermata; la cattiva falciatrice della vita, di cui fortunatamente è stato disvelato il vero volto, falsa sorella; e quella che avvolge il filo al fuso e fa durata ma gira in tondo.

Il vento nuovo che Jacques-Alain Miller intercetta e promuove: cerchiamo di farvi operare un al di là del padre non come fino ad ora, un nuovo al di là del padre. Dal 1958 Lacan, con il Seminario VI, su *Il desiderio e la sua interpretazione* aveva iniziato ad aprire la via di un desiderio al di là dell'Edipo. Con la sua preveggenza prendiamone lo slancio e facciamone qualcosa, verso il nuovo.

Comunicato di solidarietà a Massimo Recalcati

per Organisation Jonas

Cari amici e colleghi,

Come presidente insieme a ciascun consigliere Jonas esprimiamo la nostra solidarietà e sostegno a Massimo Recalcati vittima di una serie di note ingiuriose firmate da Jacques Alain Miller e diffuse sulla pubblicazione on line LACAN QUOTIDIEN.

La viltà del gesto è ulteriormente aggravata dal fatto che mancando altre argomentazioni per sostenere le offese contenute sulla lettera Jacques Alain Miller usa le informazioni che dice di avere ricevuto in quanto analista di Recalcati.

La comunità Jonas offesa dall'atto diffamatorio verso il proprio fondatore non può che provare una profonda indignazione e proseguire nell'impegno di far esistere la psicoanalisi come ha sempre fatto fino ad oggi e come ci ha testimoniato costantemente il nostro fondatore, al di là di questo tentativo feroce di ostacolarlo.

Ombretta Prandini, Aldo Becce, Roberta celi, Elena Ferrante, Mauro Milanaccio, Andrea Panico, Pino Pitasi, Claudia Tinti, Elena Veri

---

Lettera aperta di sostegno a Massimo Recalcati

por Alessandro Siciliano, (Jonas - allievo Irpa)

Questo scambio di lettere, che ho letto ormai un mesetto fa, mi gira ancora per la testa.

È un documento importante, che riprende un capitolo della storia della psicoanalisi lacaniana in Italia e in cui si può apprezzare appieno la radice paternalistica e religiosa della stessa.

La storia è quella di un fratello maggiore, che sognava di essere una volta per tutte il tramite direttissimo della Parola Vera del Maestro, salvo poi realizzare l'incubo di un ribaltamento dell'ordine naturale delle cose, un fratello minore, un impossibile, che veniva a disturbare la quiete della trasmissione. Le cose hanno fatto poi il loro corso...

A distanza di anni, invecchiato nel corpo ma non nello spirito rivendicativo, il fratellone nota gli effetti nefasti di una certa strategia che puntava a ricordare all'opinione illuminata la differenza tra Vero e Falso, si guarda intorno desolato (chissà perché!) e corre da Papà per denunciare il fatto che non solo quell'altro ha combinato tutto quello che ha combinato, ma che addirittura si permette di usare parole che solo Papà può usare, pensare pensieri che sono di proprietà di Papà. Eccheddiamine!

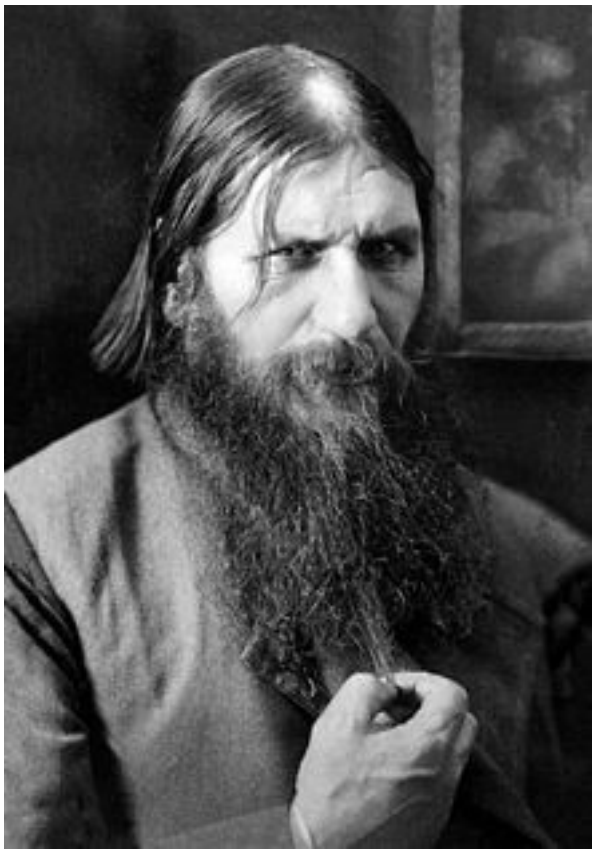
Il nonno è ormai morto e sepolto, il corpo di nonno non c'è più e dunque il suo spirito aleggia fra di noi e tutti possono ricordarlo, usarlo, servirsene. Ma il Papà è ancora in carne e ossa, perciò è giusto (!?) ribadire che le parole e i pensieri del Papà possono essere usati solo dal Papà, al massimo dal fratellone, che si dice rappresentante del Papà e del Nonno in Italia.

Una eugenetica intellettuale, un verticalismo degni di attenzione.

A me piace pensare che alla (falsa) ombra di questi grandi uomini, c'è tutta una boscaglia di lavori, persone, idee, comunità, associazioni, c'è un movimento reale che non segue le linee dettate dai grandi uomini, un movimento reale che è la precipitazione diretta, la messa in atto di desideri e cause singolari, che diventano corali nella misura in cui si confrontano con la contemporaneità, con la storia e con le contraddizioni. Fuori e dentro le istituzioni, con e senza il Padre, sicuramente lontani da quella che alcuni hanno definito "paranoia post-analitica", è a queste realtà che rivolgo il mio interesse.

Zadig entre en Italie

par Jacques-Alain Miller



Grigori Raspoutine

Zadig **a été modestement lancé à Paris samedi dernier, lors de la Journée annuelle des Sections cliniques francophones sur les *Signifiants du transfert*. Il était prévu que la nouvelle soit doucement communiquée à nos amis italiens à l'occasion du Congrès de la Scuola lacaniana à Turin samedi et dimanche prochain. Nous sommes vendredi, et voilà que cette entrée discrète est accueillie par le vacarme que font un certain nombre de praticiens italiens, indignés qui défendent le fondateur de leur organisation.**

Il est vrai que ce fondateur a été mentionné dans l'éditorial de la brochure n°1 de la movida *Zadig*, réseau politique lacanien mondial, créé à Paris le 15 mai dernier. Le mot est à la fois le titre

d'un petit roman de Voltaire et l'acronyme de : *Zero Abjection Democratic International Group*.

Pourquoi cette référence à l'abjection ? Parce que Lacan, quand nous avions convenu que je ferai un index des concepts pour ses *Ecrits* (novembre 1966), croyait que cet index serait alphabétique, et il m'avait téléphoné en me disant : « Le premier concept, ce doit être "abjection" car c'est à cela que j'ai affaire chez les analystes. »

Pourquoi un réseau politique lacanien ? Parce que les temps changent. En France, l'ensemble des médias et des partis politiques étaient gagnés par la « dédiabolisation » promue par le Front National, et aucun ne renvoyait plus le parti de Marine Le Pen à son histoire, à ses origines, à ses accointances avec le pétainisme et le nazisme. Nous, psychanalystes de la Cause freudienne, avons dû nous dresser pour rappeler que, non, ce parti n'était pas comme les autres, et que son passé, malgré les camouflages du présent, promettait un avenir d'horreurs : l'isolement de la France, l'échec économique, un régime autoritaire, la répression des opinions, et, à terme, pire : peut-être la guerre civile, peut-être la folie meurtrière de la Milice, comme l'Italie la connut sous la République de Salo, de funeste mémoire.

Nous fûmes rejoints par des collègues analystes d'autres institutions. Un « Appel » fut lancé le 13 mars. Bernard-Henri Lévy et sa revue, *La Règle du jeu*, vinrent en renfort. D'autres secteurs de la société civile se mirent en mouvement, avec leurs propres Appels, notamment le monde des arts et de la culture et le monde de l'éducation. Plus de vingt Forums furent organisés à travers la France par l'École de la Cause freudienne. Enfin, la dernière semaine avant le vote décisif, tout le monde en France parlait de la nature fasciste des Le Pen et de la menace mortelle que cette famille et ce parti faisaient peser sur la démocratie en France, d'autant plus qu'une bonne partie de la gauche radicale refusait avec Mélenchon et la clique dirigeante de « la France insoumise » de choisir entre Marine et Macron.

Le pire a été évité. La France a un jeune président qui est ceci ou cela, mais que personne ne soupçonne d'être un fasciste.

Nous avons tiré les leçons de cet épisode. À savoir : ne rentrons pas chez nous. Le pays a besoin de nous. Persévérons. Bivouaquons sur le champ de la politique, non pas pour devenir un parti politique, non pour entrer dans des partis politiques, mais pour faire entendre aux politiciens comme au public ce que peut apporter au débat des citoyens le discours analytique dans sa pleine autonomie de pensée et d'action.

C'est pourquoi nous avons créé pour la France et la Belgique francophone, dont Bruxelles, siège du Parlement européen, le réseau politique lacanien qui s'intitule *Le Réel de la vie*. Chacune des personnes désireuses d'y adhérer doit certifier sur l'honneur « n'être pas membre d'un parti politique, ni un agent d'entrisme et d'infiltration d'une telle organisation. J'admets que si j'étais amené à devenir un membre ou un agent de parti politique, je cesserai *ipso facto* de faire partie du réseau. »

L'histoire d'un éditorial

La brochure n°1 de la movida *Zadig* a été conçue le mardi 16 mai, elle est entrée en fabrication le 17 mai, j'ai corrigé les dernières épreuves le jeudi 18 mai au matin pour impression le 19 mai et diffusion le 20 mai à la Journée clinique. Un seul texte restait à rédiger : l'éditorial.

Or, jeudi à midi, j'apprenais par un mail d'Antonio Di Ciaccia accompagné de plusieurs *links* à des sites d'information italiens, qu'un ancien de mes analysants, Massimo Recalcati, avait convaincu Mateo Renzi d'ouvrir à Milan une Ecole de formation du Parti démocrate (PD) baptisée du nom de l'écrivain et militant Pier Paolo Pasolini et destinée à être dirigée par lui, Recalcati, psychanalyste analysé par moi et formé dans le Champ freudien.

Depuis que Recalcati avait quitté le Champ freudien, j'avais assisté de loin à son ascension, et je n'avais jamais eu un mot contre

lui malgré les nombreuses sollicitations que je recevais en ce sens. Voilà même de longues années que je ne m'étais pas rendu en Italie. Mais maintenant, il y avait choix forcé : Recalcati s'était lancé sans le savoir dans une aventure exactement opposée au projet Zadig. Il se mettait au service d'un parti politique. Il entendait servir un autre discours que le discours analytique, servir le discours que Lacan appelle « le discours du maître » et dont il fait « l'envers du discours analytique ». Pouvais-je encore me taire ?

Recalcati croit peut-être comme l'Arlequin de Goldoni pouvoir être « le serviteur de deux maîtres », le discours analytique et le discours du maître. Pour ma part, je ne pense pas que cela soit possible. Etre dans le champ de la politique comme analyste, oui, c'est possible, mais à condition de ne pas se subordonner aux intérêts d'un autre discours, et, pire encore, d'un parti politique. Simone Weil, qui est l'une de nos références, allait jusqu'à réclamer la suppression des partis politiques, disant qu'ils obligent leurs membres à renoncer à leur « lumière intérieure », notion complexe, à la fois mystique, cartésienne et kantienne, au nom de la discipline de parti. Elle allait jusqu'à dire que les partis sont une invention démoniaque. Je ne le crois pas. Mais il est vrai que les partis commencent par éteindre chez leurs membres et serviteurs leur lumière intérieure pour qu'ils soient des instruments.

Ce n'est pas de gaité de cœur que j'ai écrit un éditorial désavouant l'entreprise de Massimo Recalcati. Je suis adepte de la maxime *Live and let live*. Mais le laisser faire sans réagir, le laisser entraîner sur une voie de perdition la jeunesse qu'il influence par son charisme, *non possumus*.

Le mot « canaille »

Dans cet éditorial, je fais l'éloge de Massimo, garçon si séduisant, si intelligent, si éloquent, vraiment sympathique. Mais du point de vue de l'éthique de la psychanalyse, je ne puis cacher qu'il est dans la position que Lacan a définie comme étant celle de la canaille.

Dans la version italienne, le traducteur, *timoroso*, n'a pas voulu dire le mot : « J'aurai un procès si j'écris ce mot. » J'ai conseillé de mettre : « *il colpevole*. » Mais le mot propre, celui qui est théorisé par Lacan, c'est *canaille*, en italien *canaglia*. Il faut toujours prendre Lacan au pied de la lettre.

C'est trop facile, n'est-ce pas, de rouler sa mécanique et de faire le lacanien de premier plan quand il n'y a pas de risque, et puis, quand il y en a, de se montrer trouillard, *fifone*. Si Recalcati veut me traîner devant les tribunaux parce que j'ai dit qu'il était, au sens de Lacan, dans la position de la *canaglia*, qu'il le fasse, j'en serais enchanté. Nous plaiderons. J'exposerai aux juges la théorie de Lacan, et j'expliquerai en quoi le personnage de Recalcati répond trait pour trait à cette définition. Ce sera une joute intellectuelle intéressante, tranchée par un jury qui aura tout appris de nous.

Et qui sait ce que l'on apprendra à cette occasion, non seulement sur la psychanalyse, mais aussi sur le PD par exemple ? Je verrai bien une nouvelle opération *Mani pulite* commencer à cette occasion.

NB : je ne sais pas si mes collègues italiens voudront traduire le présent texte ou non. Mais s'ils le traduisent, ils traduiront tout. J'interdis toute traduction partielle ou tronquée.

Recalcati versus Raspoutine

Que ceux qui suivent Recalcati comme un Dieu vivant depuis des années soient outrés de le voir traité de canaille (*canaglia*) par moi qu'ils ne connaissent pas, je le comprends. Néanmoins, qu'ils prennent le temps de réfléchir, de se calmer, de relire Freud et Lacan, et ils verront que je n'ai pas tort. Quand on sait que Freud tenait la religion pour une illusion, que penser des partis politiques qui sont loin d'avoir derrière eux la magnifique histoire ininterrompue de l'Eglise, héritière parmi nous de la Rome antique et de toute l'Antiquité gréco-romaine ?

Ces partis, en Italie comme en France, naissent et meurent au gré des malversations de leurs dirigeants, des manoeuvres des factions et sous-factions, et du choc des ambitions égoïstes. Quel analyste digne de ce nom peut vouloir attacher le destin du discours analytique à l'un de ces canots sauve-qui-peut du personnel politique ?

Cependant, je ne reproche pas à Mateo Renzi de s'être laissé séduire, tel Ève par le serpent, par le charme de Recalcati. Recalcati est charmant, il est vif, il a des idées (qui ne sont pas toujours les siennes, à ce qu'on me dit). Renzi, de son côté, se rend compte que les partis sont malades, le sien tout particulièrement, ce cher PD sur quoi reposent ses espoirs de revenir au pouvoir. Il veut sauver son enfant. Alors, telle la tzarine Alexandra, épouse de Nicolas II, éperdue de sauver son fils Alexis atteint d'hémophilie, Renzi cherche un thérapeute. « Qui soignera, qui guérira mon enfant ? »

Renzi a eu plus de chance que la tzarine. Il n'est pas tombé sur un Raspoutine, Grigori Raspoutine, jeune moine, était « débauché, buveur, bagarreur, séducteur et même voleur » (cf. Wikipédia). Massimo Recalcati n'est rien de tout cela, sauf séducteur, évidemment. Au contraire, il est sobre, élégant, travailleur, il ne se bat jamais, et personne n'a jamais mis en question sa probité. C'est du point de vue de l'éthique analytique qu'il est déficient, mais Renzi n'en sait rien, et ce n'est pas son problème. Il voit et il entend un psychanalyste qui se dit formé à Paris (et c'est exact), auteur de plusieurs livres, bon orateur, qui lui promet de séduire la jeunesse et de la ramener vers le PD. Ici, c'est Recalcati qui joue Méphisto, et Renzi est Faust.

Enfin, nous verrons comment Mateo Renzi se tirera de ce mauvais pas. Ce sera passionnant à suivre. Fera-t-il comme Jonas, l'organisation fondée par Recalcati, qui le soutient aveuglément et sans condition ? Ou prendra-t-il en compte qu'une communauté analytique très vaste partage mes critiques à l'endroit de la nouvelle École du Part démocrate et désavoue Recalcati ? Cette communauté est celle de l'Association Mondiale de Psychanalyse, seconde

organisation internationale dans le monde après celle créée par Freud, laquelle est aujourd'hui comme hier dominée par les Anglo-Américains, malgré les efforts valeureux de mon auguste ami Horacio Etchegoyen, dont je salue la mémoire.

Je suis bien sûr que Horacio aurait partagé mon avis sur l'Ecole de Recalcati : « *Non decet*, cela ne convient pas.

Miller versus Recalcati

Les suiveurs, amateurs, fidèles, sicaires, myrmidons de Recalcati sont regroupés dans une petite organisation appelée « Jonas » Qui est Jonas ? Celui qui s'échappe de la baleine après avoir séjourné en son intérieur. Massimo a évidemment choisi ce nom il y a longtemps maintenant (il était encore mon analysant, je crois) pour se promettre de s'échapper un jour de la baleine Champ freudien. J'ai tout de suite compris le symbole, je n'ai rien dit : *Trahit sua quemque voluptas*, dit Virgile.

Désespérés de voir leur père fondateur mis en cause par son propre analyste et par la vaste communauté du Champ freudien au moment même de son triomphe politico-médiatique, et alors que l'ex-premier Mateo Renzi et les notables du PD sont photographiés alignés en rang d'oignon pour écouter la conférence d'ouverture du grand homme qui va sauver le PD, et avec lui l'Italie, et aussi peut-être l'Europe, pourquoi pas, les fidèles aux abois me reprochent d'avoir trahi la confidence analytique. Selon eux, je révélerais au public des informations sur Recalcati que je tiendrais du divan. Il n'en est rien.

Voyez ce que Freud a pu dire de Rank ou de Ferenzi, ou Lacan de Laplanche et Pontalis. Je n'ai rien fait de semblable. J'ai dit que Recalcati avait un symptôme. La belle affaire ! Quand on est en analyse, c'est toujours pour des raisons symptomatiques. J'ai parlé du narcissisme et de ses deux destins possibles dans les termes de *Zur Einführung des Narzissmus* (1914). Il n'est pas besoin de m'avoir écouté des années durant parler sur un divan pour savoir que j'ai

choisi la première voie, celle qui consiste à ériger en dehors de soi un Idéal du moi. D'autre part, quelqu'un qui voit agir Recalcati comprend tout de suite que l'idéal de ce monsieur n'est pas en dehors de lui, mais que c'est lui-même sous les espèces de son moi idéal. Ce n'est pas de la psychanalyse, ça, tout au plus de la psychologie d'inspiration analytique.

On peut le constater à l'œil nu. Il est avéré que je suis resté auprès de Lacan, que je n'ai jamais eu un mot contre lui, que je n'ai jamais songé à créer une École qui soit la mienne, que tout se fait encore aujourd'hui dans le Champ freudien sous l'égide de Lacan, que je suis resté à ses côtés jusqu'à sa mort. Recalcati n'a pas exactement le même comportement, et ses suiveurs souvent l'en félicitent : lui n'est pas l'esclave du père mort, lui est un homme libre, lui est créatif, audacieux, quand Miller est timoré, répète, etc.

Envoi

Voilà donc une décennie que je n'ai plus paru en Italie. J'ai cessé de venir une fois la Scuola lacaniana bien installée et ses routines mises en place. Pourquoi ? Parce que les routines sont nécessaires, mais elles m'ennuient. Je préfère aller où je peux faire advenir du nouveau. Donc, Recalcati a eu quartier libre.

Maintenant, il sera moins à l'aise parce que j'ai décidé de revenir en Italie, d'abord pour présenter à Turin, dans le Congrès de la SLP, l'action des psychanalystes français dans la politique française, et puis, dans une série de Forums européens, d'aider à la constitution d'un réseau politique lacanien en Italie. Le premier est prévu pour la fin de l'année à Turin, le second sera à Rome, trois mois plus tard.

Au regard de l'éthique de la psychanalyse, qui se situe au niveau du désir de l'analyste, de ce que doit désirer un analyste, l'accord Recalcati-Renzi est tout simplement une infamie. Au regard de l'éthique politique, je ne sais pas. C'est au moins une maladresse.

Il est certain que la prudence aurait voulu que Renzi sache mieux qui était Recalcati. En dépit des paillettes de son costume sur

la scène italienne, Massimo n'est pas considéré par les analystes, les cliniciens. Je ne sais pas ce qu'il en est chez les psychanalystes de la SPI (on me dit qu'il a épousé la fille d'un notable de la SPI, ce qui lui ferait un point de similitude avec moi, qui me suis marié avec Judith, fille de Lacan), mais je sais que dans le Champ freudien, sans qu'aucun mot d'ordre ait été donné, il n'est jamais invité, car sa clinique n'est pas considérée comme convaincante.

Si Mateo Renzi choisit si mal le responsable de l'École du Parti, saura-t-il choisir des ministres de valeur ? A-t-il un bon jugement ? Est-il imprudent ? Trop facilement influençable ? Aux abois ? Combien coûtera cette École extravagante ? Etc.

Toutes ces questions sont intéressantes, mais ce n'est pas un Français qui peut y répondre. La réponse viendra de vous, cher public italien.

Paris, le 25 mai 2017

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Daniel Roy (roy.etenot@gmail.com).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Chroniqueurs
(à venir)
Maquettistes : Cécile Favreau (Mi-dite) ; Luc Garcia.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Daniel Roy.

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.